

■ Art

Le testament spirituel de Félix De Boeck

Ultime rencontre avec le peintre fermier, dans son univers retiré. Son œuvre traduisait le divin

A Drogenbos, près de l'auto-route de Paris. Mais le silence est au bout du petit chemin où le grincement de la grille de fer remplace le chant d'un coq mort depuis longtemps. La cour pavée, le poirier qui se profile en-deçà des fenêtres aux rideaux blancs : la ferme de Félix De Boeck est à elle seule un tableau où les couleurs se répondent.

C'est là que le peintre est né, il y a 97 ans. C'est là qu'il a peint toute sa vie.

Il y rencontrait ses amis. Artistes, poètes, critiques. Il avait fait le portrait de plusieurs d'entre eux, dont Charles Plisnier ou Georges-Marie Mathijs qui avait écrit sur lui un livre volumineux. Albert Ayguesparse, 94 ans, était venu lui rendre visite récemment. Ils avaient parlé de leur création. De Boeck rappelait qu'il était encore abonné au Journal des Poètes. S'il n'avait pas été peintre, il aurait été poète.

Il y a quelques semaines, j'ai foulé une dernière fois les pavés de la cour. En bas, du côté du poirier, le couvert était mis pour le frugal repas de midi. « Une voisine me le prépare. Mais le soir, je prends, depuis toujours, ma soupe au lait, avec du pain trempé. Cela me réussit. »

La voix forte de Félix De Boeck était assortie à son pull rouge, presque une côte de maille sangle d'une épaisse ceinture de cuir par-dessus son pantalon de velours noir.

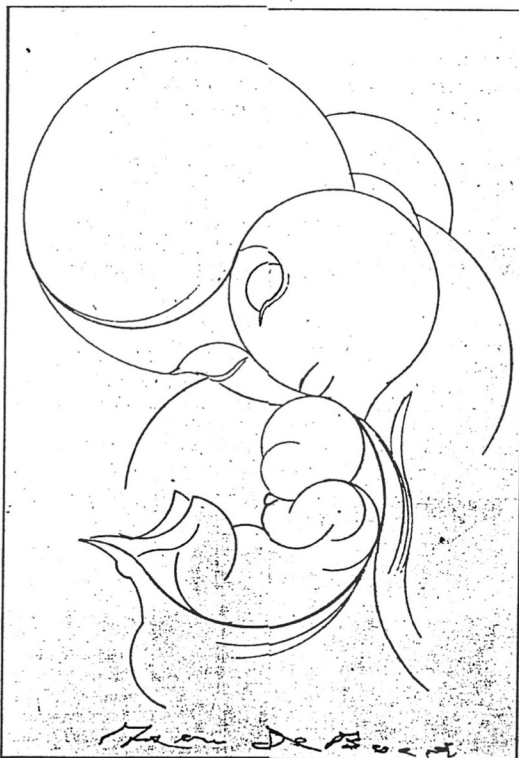
— Félix De Boeck, avez-vous eu la vie dont vous rêviez ?

— J'ai toujours eu de la chance. J'ai réalisé la vie que j'ai toujours voulu vivre. Je n'ai jamais eu de patron. J'ai toujours été un homme libre, depuis ma jeunesse. Et cela m'a réussi. J'avais l'ambition de faire carrière de peintre, mais je n'ai jamais voulu en dépendre. Je ne voulais pas en vivre. Et comme j'étais fils de fermier, j'ai continué le métier de mes parents.

Mais de toute ma vie, je ne vois pas dix dimanches que j'ai passés en dehors de mon atelier, du matin au soir, fiançailles et mariage compris. Ah oui ! Et ma femme a accepté cela ! Il y a plus de 18 ans qu'elle est morte et elle ne m'a jamais quitté. Je suis encore toujours amoureux d'elle. Je mets une majuscule au mot Mystère. Je suis un croyant et je crois à l'au-delà. Mais ne me demandez pas comment je l'imagine. Cela me dépasse.

— Vous êtes un peintre mystique.

— Oui, mais à l'heure actuelle, on n'ose plus le dire ! Voyez ce tableau. C'est une synthèse de tous mes thèmes. Vous avez la croix, et les trois cercles qui symbolisent la trinité. Je pense toujours à Pascal quand il disait que Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Autres thèmes, l'évolution de l'homme selon Teilhard de Chardin et les lumières de la nuit, sont aussi présents dans ce tableau abstrait que j'intitule « L'espace ». Et c'est l'au-delà.



La courbe des lignes du peintre De Boeck restera célèbre. Comme dans ses portraits de femmes, elle dit la tendresse et l'amour. Au-dessus de lui veille l'un de ceux qu'il a faits de son épouse Marie. (Photo L.N.)

— Vous avez trouvé vos propres voies.

— Jadis, je ne parvenais pas à trouver une harmonie entre la courbe et la droite. Dans les portraits que j'ai faits, il n'entrait pas une seule droite. Je ne l'aurais pas supporté. Aujourd'hui, elles sont dans toutes mes œuvres. Elles se complètent. Comme tout artiste à l'intérieur de soi est biseauté.

— Mais les couleurs ?

— La couleur, c'est ma langue, c'est un don de la nature. On l'a ou on ne l'a pas. Avant, j'utilisais une palette. Mais rester debout devant un chevallet, ce n'est plus pour moi. Alors je m'adapte, je peins avec mes doigts ! Non, je n'ai appartenu à aucune école. Je suis inclassable, je le sais.

Le tryptique que j'ai donné à la cathédrale Saint Michel,



« Le don de soi » représente le don de l'être dans l'amour, le don de la vie dans le Christ et le don mystique de chaque chrétien.

Tous les jours je fais un tableau. Tous les jours, je fais ce que j'aime. Tout ce que vous faites, il faut bien le faire, et je n'ai jamais négligé ma ferme non plus...

Entretien :
Luc NORIN.